44e ANNEE (5e SÉRIE) N° 11 17 MARS 1927

# L'AMI DU CLERGÉ

*Paraît à Langres tous les Jeudis*

**Mgr F. PERRIOT**
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

**A. ROZIER**
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

## Chronique de Théologie mystique

**SOMMAIRE**

I. ETUDES HISTORIQUES. — **1. Pourrat : La spiritualité aux XVIe et XVIIe siècles. — 2. Hornstein, Théry : Eckart, Tauler, Suso. — 3. Persyn : C. Grimminck. — 4. Keusch : S. Alphonse de Liguori. — 5. P. Longpré : B. Raymond Lulle. — 6. Demerghem : Marie des Vallées. — 7. P. Bernadot : Mère Marie-Dominique-Claire de la Sainte-Croix.**

II. TEXTES ET TRADUCTIONS. — **A) Spiritualité bénédictine : 1. Jean de Castel ; — 2. Louis de Blois ; — 3. Jeanne Deleloë.**

**B) Mystiques anglais : 1. Walter Hilton ; — 2. *Le nuage de l'inconnaissance* ; — 3. Julienne de Norwich.**

**C) Spiritualité dominicaine : 1. S. Dominique ; — 2. Sainte Catherine de Sienne ; — 3. Suso ; — 4. Venturin de Bergame ; — 5. *Idiotæ Meditationes*.**

**D) Spiritualité franciscaine : 1. Bienh. Angèle de Foligno ; — 2. S. Pierre d'Alcantara ; — 3. Maes ; — 4. *Indica mihi*.**

**E) Spiritualité carmélitaine : V. Jean de Jésus-Marie.**

**F) Divers : 1. Cassien ; — 2. Sainte Catherine de Gênes ; — 3. Nicolas de Cuse [1].**

### § I. — ETUDES HISTORIQUES

1. — Il est toujours temps de parler d'un beau livre. Il y a plus d'un an qu'a été publié celui de M. Pourrat sur la spiritualité au XVIe siècle [2]. C'est le 3e volume d'une histoire de la spiritualité chrétienne depuis les origines de l'Eglise jusqu'à nos jours [3]. M. P. devait terminer son œuvre avec ce 3e volume ; un 4e sera nécessaire. Ainsi s'édifie peu à peu un travail d'ensemble qui n'avait encore jamais été réalisé et qui rendra les plus utiles services. M. P. y fait preuve d'une érudition très avertie, qu'il saura compléter encore en temps utile ; il y déploie, surtout dans ce dernier volume, les qualités qui font le véritable historien : l'attention accordée aux auteurs et aux doctrines y est proportionnée à leur importance historique ; les causes et les conséquences des divers courants de vie spirituelle sont soigneusement indiqués et parfois d'une manière vraiment originale ; enfin l'ouvrage est « composé, » et nulle part on ne sent l'auteur écrasé ou détourné de sa marche par la multitude des matériaux mis en œuvre. — Il serait vain de relever une légère insistance mise par M. P. à parler des auteurs ou des doctrines qui ont sa préférence ; de souhaiter que certaines analyses des grands ouvrages mystiques fussent plus nerveuses. Ces desiderata ne peuvent se justifier que par des vues systématiques différentes de celles de M. P. ; or il a, certes, le droit d'avoir en ces matières des vues personnelles ; et même ceux qui ne les partagent pas reconnaissent volontiers que ses exposés historiques sont objectifs, et d'intention, et de fait ; M. P. n'a pas voulu écrire et n'écrit pas une histoire « ad probandum. »

Dans ce volume, il nous fait assister d'abord à la « systématisation de la vie spirituelle » qui marque le début des temps modernes. Elle s'opère d'abord par l'acceptation de plus en plus générale de la distinction des trois *voies* (purgative, illuminative, unitive) ; puis par le souci qu'ont de nombreux auteurs de proposer des *méthodes d'oraison* ; enfin par l'influence très grande des *Exercices* de S. Ignace. La doctrine spirituelle acquiert ainsi une armature forte et raisonnée, et peut résister victorieusement aux influences venues de la Renaissance et de la Réforme protestante [1]. M. P. répartit ensuite les auteurs qu'il analyse en plusieurs groupes selon leur nationalité : Espagne, Italie et France. Les grands noms de sainte Thérèse, S. Jean de la Croix, S. François de Sales, Bérulle dominent le récit comme ils dominaient leur temps. Avec une piété filiale M. P. s'est arrêté longuement à « l'Ecole française, » celle de l'Oratoire et de St-Sulpice ; cette partie de son travail sera étudiée avec fruit même par les admirateurs des pages un peu trop chatoyantes de M. Bremond sur le même sujet.

Ce 3e volume de M. P., contrairement aux deux précédents, manque de conclusion. Celle-ci sera donnée à la fin du 4e volume qui, espérons-le, sera le dernier. L'*Ami* dira alors plus longuement l'esprit et les mérites de cette œuvre remarquable,

[1] Nous renvoyons à une prochaine Chronique l'analyse des travaux relatifs à la spiritualité de S. Ignace de Loyola et de ses disciples.

[2] P. Pourrat, *La Spiritualité chrétienne*. Tome III : *Les Temps modernes*. 1re Partie : *De la Renaissance au jansénisme*. — 1 vol. in-12 de x-607 p. — Paris, Gabalda (1925).

[3] Sur les deux premiers volumes, cf. *Ami* du 8 décembre 1921, p. 698, et du 8 janvier 1925, p. 31.

[1] M. Pourrat parle à ce propos de « mystique luthérienne » ou protestante. Il serait à souhaiter que du moins les auteurs catholiques dans les ouvrages techniques n'emploient jamais ce mot de *mystique* que dans son sens spécifique. A proprement parler, il n'y a pas de « mystique protestante, » mais, comme le dit M. P. lui-même, p. 105, « des vues fantaisistes » en opposition avec « la vraie mystique. » — M. P. montre bien les influences en sens divers des doctrines luthériennes sur la spiritualité catholique. Sur les origines historiques des idées spirituelles de Luther, sur l'influence qu'il a subie de la part des mystiques catholiques du Moyen Age et sur les déformations avec lesquelles il a utilisé leurs doctrines, cf. la magistrale étude de M. Paquier, *Luther*, dans le *Dict. de Théol. Catholique*, t. IX, notamment col. 1260-74.

que les éditions futures amélioreront sans cesse et qui est certainement destinée à un succès aussi durable que brillant.

2. — Les grands mystiques allemands du XIVe siècle, Eckart, Tauler et Suso, ont fait l'objet d'une thèse présentée à la Faculté de Théologie de Fribourg en Suisse par M. Xavier de Hornstein [1], sous le patronage du R. P. Mandonnet. L'auteur se défend de vouloir dire du nouveau ; il présente seulement « l'état présent des problèmes » ; mais il le fait avec compétence et clarté, sans s'interdire d'avoir ici ou là un avis personnel. Pour chacun des trois célèbres auteurs il donne en quatre chapitres un résumé des problèmes biographiques, littéraires et doctrinaux soulevés autour de leurs noms, et reproduit les « jugements généraux » qui ont été portés sur eux. L'étude sur le B. Henri Suso est la plus claire et la plus concluante. Tauler n'a jusqu'ici qu'une biographie incertaine [2] ; et nul éditeur n'a encore publié une édition critique de ses œuvres ; M. de H. maintient fermement son orthodoxie foncière, en dépit du discrédit qu'a jeté sur son nom l'estime en laquelle le tenait Luther [3]. Quant à Maître Eckart, auquel est réservée la moitié du volume, il n'a pas encore, lui non plus, trouvé d'éditeur compétent, surtout pour ses œuvres en langue allemande. Sa doctrine part de principes thomistes ; mais faute d'avoir su distinguer entre l'être de Dieu et l'être des créatures, elle s'engage dans la voie qui mène au panthéisme (p. 131). M. de H. pense cependant que Maître Eckart n'a pas glissé jusqu'à l'abîme ; il a seulement manqué de clarté et « employé des formules qui prêtent à l'équivoque. En les pressant un peu trop ou en les prenant au pied de la lettre, on peut en tirer des idées à tendances panthéistes, par exemple quand il dit que rien n'existe en dehors de l'être divin, lequel est lui-même l'être formel des choses. Mais il ne serait pas difficile de rendre correctes ces formules en les interprétant à la lumière d'autres affirmations d'Eckart ; car les affirmations obscures doivent s'interpréter par les affirmations claires et non inversement » (p. 136). Il reste que les affirmations « obscures et nébuleuses » sont trop fréquentes dans Eckart (p. 102). Et ce défaut est assez grave pour justifier la condamnation de l'Eglise.

**Sur Maître Eckart, sa doctrine et sa condamnation, le R. P. Théry, O. P., prépare un important volume. Il a publié récemment dans les *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age* (Paris, Vrin, 1926 ; fasc. I), une *Edition critique des pièces relatives au procès d'Eckhart contenues dans le manuscrit 336 de la Bibliothèque de Soest.* — En même temps, s'appuyant sur une étude directe des sources manuscrites, il donnait une partie des résultats acquis dans une série d'articles publiés dans *La Vie spirituelle* [1]. Nos lecteurs seront heureux de connaître les conclusions doctrinales auxquelles de son côté aboutit dès maintenant l'érudit dominicain et remarqueront qu'elles diffèrent beaucoup de celles de M. de H. :**

**« Que la prédication de Maître Eckhart, dans les circonstances où elle a eu lieu, portant même sur un point de doctrine dans son fonds traditionnelle, soit inopportune et même maladroite, cela paraît évident. Mais pour moi il y a plus que cela. Et ce n'est pas seulement la question d'opportunité qui est ici en jeu, mais la doctrine même, sur notre connaissance de Dieu. Dans l'évolution de cette connaisance, S. Thomas avait marqué trois étapes qu'il résumait ainsi : 1° *Deus est sapiens ;* 2° *Deus non est sapiens ;* 3° *Deus est supersapiens.* Albert le Grand, en des formules plus embarrassées et qu'on pourrait même en une certaine mesure chicaner quelque peu, insiste lui aussi sur le troisième stade qui représente le point d'équilibre d'une connaissance rationnelle et mystique de Dieu. Par contre Maître Eckhart semble s'arrêter au second stade. Cependant ce n'est pas encore l'erreur : ce n'en est qu'un danger. Mais là où nous pouvons saisir un début de déviation dans la doctrine traditionnelle, c'est dans la comparaison qu'emploie Maître Eckhart pour faire prendre conscience de cette formule : *Deus non est bonus.* [Voici] cette comparaison... : « *Ita male dico, quandocumque Deum voco bonum, ac si album vocarem nigrum.* » Pour prêcher la transcendance de Dieu, voilà qu'il penche vers l'agnosticisme, et qu'il rompt le lien qui nous permet d'atteindre Dieu. Le blanc et le noir représentent des contradictoires. Et ce serait, d'après la pensée primitive d'Eckhart, le même rapport qui existerait entre notre concept de bonté et Dieu. Le bel équilibre qu'avait tracé S. Thomas se trouve maintenant rompu par l'esprit paradoxal d'Eckhart. Traditionnel et aventureux, contemplatif et imprudent, tel nous apparaît celui dont on veut faire le maître de la mystique allemande. » *(La Vie spirituelle,* 1926, 2e partie, p. 64-65).**

3. — M. l'abbé Persyn a vraiment révélé au grand public le nom d'un mystique inconnu, en consacrant sa thèse de doctorat ès-lettres à la biographie et à la doctrine de Charles Grimminck [2] (1676-1728). Né à Ypres d'une famille d'origine anglaise réfugiée sur le continent pour échapper aux persécutions dirigées contre les catholiques, Charles fit ses études ecclésiastiques fut ordonné prêtre en 1700 nommé vicaire à Ramscapelle, puis curé de Zuidcoote (1702) et de Caestre (1706). Menant une vie extrêmement mortifiée, au point de ne se nourrir que de pain et d'eau, il finit par résigner sa cure (1714), et cédant à l'attrait qui le poussait depuis son enfance à la vie érémitique, il vécut dans une retraite de plus en plus absolue, d'abord près de Caestre, puis à St-Jean-des-Joncs, où il mourut en odeur de sainteté (1728). Son nom et son histoire sont restés légendaires dans la Flandre française. M. Persyn ayant retrouvé tout un ensemble de manuscrits sur lesquels l'ermite avait pris des notes relatives à sa vie intérieure, a pu (dans une thèse qu'il eût été facile d'abréger)

[1] LES GRANDS MYSTIQUES ALLEMANDS DU XIVe SIÈCLE : *Eckart, Tauler, Suso. Etat présent des problèmes*, par Xavier de Hornstein. — Lucerne, Rœber et Cie (rue Morgarten), 1922. — 1 vol. in-8 de XVI-296 p.

[2] Les données les plus sûres de cette biographie sont rassemblées et mises en œuvre dans Théry, *Esquisse d'une vie de Tauler (Vie spirituelle*, mars 1927, p. 117-167) Nous ne pouvons que signaler ici cet important travail.

[3] **Voir aussi sur ce point l'article de M. Paquier cité plus haut.**

[1] *La Vie spirituelle*, Supplément : 1924, p. 93-119 et 164-193 ; — 1925, p. 149-187 ; — 1926, p. 50-95 et 1926 (2e partie) p. 45-65. — L'orthographe du nom d'Eckart n'est pas fixée ; nous respectons celle que donne chaque auteur.

[2] *Un mystique flamand : Charles Grimminck (1676-1728).* Thèse présentée pour le doctorat des Facultés catholiques de Lille (Histoire), par l'abbé Raphaël Persyn. — 1 vol. gr. in-8° de XXII-266 p., 16 f. — Lille et Paris, Desclée, De Brouwer et Ce (1925).

reconstituer la biographie et faire connaître très en détail la sainteté de son compatriote.

De celui-ci, la spiritualité n'offre rien de bien original. On y reconnaît l'influence de S. Thomas, très profonde, celle de sainte Thérèse, celle des mystiques rhénans du XIV[e] siècle, celle de S. Ignace de Loyola, et à un degré moindre, semble-t-il, celle de Bérulle. Car l'ermite était un théologien instruit, qui pratiquait en s'entourant des lumières de la saine doctrine le « discernement des esprits. »

De fait l'Esprit de Dieu l'avait saisi d'assez bonne heure et l'avait fait entrer dans les voies mystiques, dont il parle avec compétence et émotion. Parmi les notes assez nombreuses qu'il a laissées et qui sont rédigées en latin, en flamand ou en français, les plus remarquables sont certainement celles qu'il nomme les « inspirations. » Il y fixe pour en inspirer sa conduite le souvenir, parfois encore tout récent, des lumières surnaturelles que Dieu lui a données. Ceux qui aiment trouver chez les mystiques des descriptions imaginatives seront déçus à la lecture de ces notes si sobres ; mais à défaut du clinquant littéraire, elles montrent une âme toute pénétrée de charité et enseignent une doctrine aussi profonde qu'irréprochable au point de vue de l'orthodoxie.

4. — La monographie que le P. Keusch a consacrée à la doctrine spirituelle de S. Alphonse de Liguori [1] et que l'Université de Fribourg (Suisse) a agréée en 1924 comme thèse de doctorat, est une œuvre très bien informée, solidement réfléchie, clairement écrite. Il n'est donc pas étonnant qu'en peu de temps une 2[e] et une 3[e] éditions aient été nécessaires.

S. Alphonse a consacré une partie importante de son activité littéraire à écrire des livres de spiritualité. Le P. K. ne s'est pas contenté de les résumer ; il a étendu son enquête à tous les ouvrages du S. Docteur, à ses lettres, à ses biographies diverses, aux traditions ascétiques des Rédemptoristes, aux procès de canonisation et de doctorat. La personnalité du Saint filialement recomposée lui a permis d'organiser cette masse de données en un tout bien cohérent. Comment s'est formée la doctrine spirituelle de S. Alphonse ? En quoi consiste-t-elle ? Quelle est sa valeur ? Telles sont les trois questions auxquelles répondent les trois grandes divisions de l'ouvrage ; elles épuisent vraiment le sujet.

La plus grande partie de l'exposé est relative à l'ascétique ; quelques pages seulement sont consacrées à la mystique. De là le titre de l'ouvrage. S. Alphonse avait bien une doctrine mystique ; mais il ne l'a pas exposée *ex professo* et longuement dans ses écrits ; il n'y touche qu'en passant : son attention est fixée sur ce que l'homme doit faire pour que Dieu règne en lui, plutôt que sur ce que Dieu opère dans une âme où il règne (p. 4).

[1] Dr Karl Kensch, C SS. R., *Die Aszetik des H. Alfons Maria von Liguori*. — 3e Auflage (1926). — 1 vol. in-8 de XL-408 p., avec un beau portrait du saint, 11 marks 50 et 13 marks, selon la reliure. — Paderborn, Bonifacius-Druckerei.

Le P. K. le suit, et, appliquant l'adage : *A potiori fit denominatio*, il intitule son ouvrage : *Ascétique* de S. Alphonse.

Sur les rapports de l'ascétique et de la mystique, sur la définition de celle-ci et le point où elle commence, le P. K. devait nécessairement dire son mot. Il estime qu'ascétique et mystique ne sont pas dans le prolongement normal l'une de l'autre, que la « perfection » peut être atteinte sans les grâces mystiques ; celles-ci forment un monde à part dans lequel seuls de rares appelés sont introduits par Dieu (p. 11). Il pense que tel est l'avis de S. Alphonse. De fait, le S. Docteur devait s'en tenir à cette opinion puisqu'il admettait, comme la plupart des théologiens de son époque, une contemplation surnaturelle acquise et active, distincte et indépendante de la contemplation infuse.

Nulle part S. Alphonse n'a donné une synthèse complète de sa doctrine spirituelle. La systématisation présentée par le P. K. garde donc quelque chose d'hypothétique ; mais il faut convenir qu'elle groupe les éléments épars dans l'œuvre du S. Docteur autour d'idées centrales qui sont bien spécifiquement alphonsiennes ; une hypothèse qui réussit aussi bien approche de la certitude. — S. Alphonse est avant tout un apôtre, un théologien pratique, utilisant la science en vue du salut des âmes, *Doctor salutis et sanctitatis*. Amener les pécheurs à la vie de la grâce, puis les pousser à la *perfection*, tel est son but, telle est aussi la clé de voûte de sa doctrine spirituelle. Pour lui, être parfait et saint, c'est aimer Dieu ; et aimer Dieu, c'est accomplir complètement sa volonté. Mais la corruption de notre nature rend ce programme, si simple en soi, très difficile à réaliser ; il faut donc que l'homme se renonce et qu'il attire par la prière la grâce efficace de Dieu. Toute la doctrine spirituelle de S. Alphonse découle de ces principes, et le P. Keusch la résume avec justesse dans la conclusion de son ouvrage par cette formule : *une charité accompagnée de crainte filiale : fürchtende Liebe*.

Espérons qu'un fils de S. Alphonse se trouvera pour traduire en français ce volume du P. K. Non seulement la doctrine ascétique, mais la doctrine morale elle-même, et plus encore la psychologie personnelle du S. Docteur s'éclairent magnifiquement à la lecture des pages érudites et finement écrites du R. P. Keusch.

5. — Le Bienh. Raymond Lulle († 1316) appartient à l'histoire de la spiritualité catholique par une part considérable de son activité littéraire. Sur ce qu'on sait de sa vie étrange et presque romanesque, sur ses écrits, ses doctrines, son influence posthume, le R. P. E. Longpré, franciscain, a donné une étude extrêmement fouillée et très riche de bibliographie dans le *Dict. de Théologie catholique*, t. IX, col. 1072-1141. Sa doctrine mystique, encore insuffisamment étudiée jusqu'ici, est esquissée dans cet article aux col. 1129-1132.

5. — La *Vie admirable* de Marie des Vallées est maintenant éditée dans des conditions qui la

rendent accessible aux ressources modestes, ainsi que le prévoyait l'*Ami* en annonçant la première édition de ce livre [1]. La vie vraiment extraordinaire de cette mystique, l'attention qu'ont ramenée sur elle ses relations avec le Père Eudes, spécialement étudiées lors de la canonisation de ce dernier, les travaux parus ou annoncés à son sujet depuis quelque temps donnent à penser que son nom ne fera que grandir et que bientôt peut-être l'Église aura à se prononcer sur sa sainteté.

Sa vie spirituelle est vraiment étonnante. La présence simultanée dans une même âme de grâces mystiques très élevées et de possession diabolique, n'a rien d'inouï. Mais ce qui est ici remarquable, c'est que, par amour pour Dieu et les âmes, Marie des Vallées, déjà entrée dans l'intimité divine, s'offrit volontairement pour souffrir ici-bas toutes les peines, si possible, que Dieu réserve dans l'autre monde au crime de sorcellerie, afin de sauver les âmes des sorciers. Pour comprendre ce vœu héroïque, il faut savoir que l'ignorance religieuse, après les guerres de religion, avait eu pour effet, dans certaines provinces de France, notamment en Normandie, de réveiller les pires superstitions ; que les sorciers et sorcières abondaient, tenant leurs sabbats impudiques et blasphématoires, se livrant corps et âmes au démon, répandant dans le peuple, par leurs sortilèges, une véritable terreur. Il est de bon ton de nier aujourd'hui la réalité de ces faits ; mais les historiens qui se sont penchés longtemps sur les documents n'ont pas la négation si facile [2]. Les faits auxquels fait allusion ou que cite M. Demerghem pour l'époque de Marie des Vallées sont nombreux, solidement établis, convaincants ; l'irréligion et les crimes des sorciers ne sont pas une légende, du moins à cette époque. Marie des Vallées fut elle-même victime, à l'âge de 20 ans (1609), d'un sortilège jeté par un prétendant éconduit. De cette date commença une possession diabolique qui, sauf intermittences, devait cesser seulement quelques mois avant sa mort. En 1614, accusée elle-même de sorcellerie, elle fut incarcérée à Rouen, examinée par les juges ecclésiastiques, déclarée innocente et relâchée. C'est alors qu'elle comprit sa vocation.

Les sorciers, réfléchissait-elle, ont mérité la colère divine. « Je la porterai bien aussi, et mille enfers, s'il en est besoin. — Tu ne sais ce que tu demandes, dit Notre-Seigneur. — Pardonnez-moi, dit-elle. *Je demande mes frères qui se perdent.* Je sais certainement et vois l'Amour divin qui cherche *quelqu'un qui veuille souffrir les peines d'enfer et l'ire de Dieu dans le temps, afin de les en délivrer pour l'éternité. Me voilà.* Prenez-moi. » Notre-Seigneur la rebutait, et tant plus elle s'offrait. « Je crains que vous n'ayez assez de tourments à me donner. » (P. 28-29).

A toutes les attaques de l'erreur et du mal contre l'Église, les Saints savent trouver la risposte, qui est souvent en même temps la formule de leur sainteté. Il est difficile d'imaginer un sacrifice plus effrayant que celui que Marie des Vallées offrait ainsi à Dieu, et que Dieu accepta. S. Jean Eudes comprenait la haute valeur de l'aide cachée que, pour son apostolat contre la superstition, lui apportait l'héroïsme mystique de Marie des Vallées ; et notre sens de la justice ne s'étonne plus des faveurs vraiment stupéfiantes par lesquelles Dieu, faisant trêve à certaines heures aux épreuves de sa servante, répondait d'une manière digne de lui à la générosité d'une telle immolation.

Attrayante, bien rédigée, la biographie de M. D. donnera à nos confrères une première idée de cette extraordinaire vocation, et fera souhaiter que, par lui ou par d'autres, soit traité plus à fond ce cas si intéressant pour l'histoire et pour la théologie mystiques.

6. — C'est par un souhait analogue que l'on termine la lecture d'une esquisse consacrée par le R. P. Bernadot à une humble religieuse contemporaine et collaboratrice cachée de la restauration de l'Ordre de S. Dominique au XIXe siècle [1]. Prévenue de grâces mystiques extraordinaires bien avant l'usage de raison, Anna Moës, qui passa toute sa vie dans le Luxembourg, fut appelée par Dieu à aider par ses souffrances intérieures et extérieures et par ses vertus héroïques à l'œuvre dominicaine du P. Lacordaire et du P. Jandel. Chaque crise que traversait la restauration de l'Ordre était indiquée par Dieu à sa servante, et provoquait de sa part de nouvelles immolations ; mais Dieu ne lui fit connaître que vers la fin de sa vie le nom de l'Ordre pour lequel elle avait tant souffert. Les coïncidences de dates sont étonnantes ; la vie mystique de la recluse semble avoir été très intense ; ses vertus paraissent héroïques. Mais nous n'avons là qu'une esquisse, qui aiguise la curiosité pieuse sans la satisfaire pleinement.

## § II. — Textes et traductions

### 1° Spiritualité bénédictine

1. — Le traité *De adhærendo Deo*, l'un des plus mûris que nous ait transmis le Moyen Age, a été longtemps regardé comme un joyau de la littérature mystique dominicaine, puisque manuscrits, biographies et éditions nous l'ont unanimement présenté depuis le XVe siècle sous le nom du B. Albert le Grand. Récemment encore, en 1902, le P. Rousset, dans son traité *La vie spirituelle d'après la tradition catholique et l'esprit des Saints* [2], consacrait tout son 2e volume à la théologie mystique proprement dite et présentait celle-ci sous forme de commentaire du *De adhærendo Deo*.

Mais en 1920 Mgr Grabmann, célèbre par ses recherches historiques sur S. Thomas d'Aquin et les auteurs du Moyen Age, découvrait trois manuscrits anciens qui attribuaient à un moine bénédictin, Jean de Castel (ou Kastl, en Bavière), le traité en question. Aiguillonné par cette indication, Dom Huyben se mettait au travail, et iden-

[1] Emile Demerghem, *La vie admirable et les révélations de Marie des Vallées* d'après les textes inédits. — 1 vol. in-12 de 326 p. — Paris, Plon (1926). — Cf. *Ami* 1926, p. 622.

[2] La question de la réalité des faits de magie a été étudiée jadis dans l'*Ami*, 1900 et 1902 ; elle est touchée brièvement dans l'article tout récent de M. Gardette sur la *Magie* dans le *Dict. de Théologie catholique*, t. IX, col. 1515-28.

[1] R. P. Bernadot, *L'action surnaturelle dans la restauration dominicaine au XIXe siècle. La Mère Marie-Dominique-Claire de la Sainte-Croix.* — Broch. in-12 de 70 p. — St-Maximin (Var). Librairie St-Thomas (1924).

[2] 2 vol. in-16 ; Paris, Lethielleux.

tifiait (*La Vie spirituelle*, *Supplément* 1922-23, p. 22 ss., et 80 ss.) dans le *De adhærendo Deo* des citations textuelles et indéniables de six ouvrages composés au cours du XIVe siècle. Mort en 1280, Albert le Grand ne pouvait donc être l'auteur de l'opuscule, qu'il fallait restituer à Jean de Castel. Mais les manuscrits découverts par Mgr Grabmann ajoutaient encore sept chapitres à l'ouvrage tel qu'on l'avait publié jusqu'ici. Dès lors une nouvelle édition s'imposait. Laissant à Mgr Grabmann le soin et l'honneur de publier une édition latine critique, les Bénédictins de Wisques nous offrent, en attendant, une traduction complète de ce traité qui est devenu pour eux un bien de famille, l'auteur ayant été moine bénédictin. Les Dominicains de St-Maximin ont publié cette traduction dans leur collection [1].

2. — Les mêmes Bénédictins de St-Paul de Wisques ont publié récemment une bonne traduction des Œuvres spirituelles du V. Louis de Blois [2]. L'un des trois volumes de cette traduction contenait l'*Institution spirituelle*, ouvrage capital du Vénérable. Il fut épuisé très vite. Les Bénédictins, travaillant cette fois encore sous la responsabilité de leur abbé D. J. de Puniet, ont préparé une nouvelle édition revue du contenu de ce tome II de l'édition Mame, et en publient la première partie dans la Collection PAX.

Ce nouveau volume [3] contient une esquisse biographique du Vénérable et la traduction française de l'*Institution spirituelle*. L'esquisse biographique a pour but d'aider à la lecture des ouvrages du Vénérable. On nous le montre religieux à 14 ans (1520), abbé à 24 ans (1530), réformant lentement, par son exemple d'abord, puis par la persuasion, la communauté qui s'était confiée à son gouvernement, écrivant pour elle ses ouvrages spirituels, où se reflète sa propre ascension vers les sommets de l'amour unitif. Administrateur avisé du temporel du monastère, apôtre de la vérité catholique auprès des grandes familles des Pays-Bas menacées ou gangrenées par les erreurs luthériennes, directeur de conscience lumineux et condescendant, sachant garder en tout la mesure, la liberté intérieure, la joie pacifiante des vrais enfants de Dieu, et couronnant une vie toute ordonnée vers le ciel par une mort paisible et souriante, Louis de Blois fut une des figures les plus sympathiques d'une époque qui l'est si peu ; et ses ouvrages ont perpétué jusqu'à nous son influence bienfaisante.

Sa doctrine (comme son style, comme sa vie) se garde de toutes les outrances, se maintient dans un juste milieu qui ne l'affadit pas, mais lui donne son maximum d'efficacité sur les âmes. Il a lu S. Augustin, mais se garde de son idéalisme ; il a lu S. Grégoire, mais n'imite pas ses recherches de style ; il a lu Tauler et l'estime beaucoup, mais laisse de côté ou interprète ce qui chez cet auteur fait songer au panthéisme. Il agit de même avec tous les auteurs mystiques. A tous il a demandé de l'aider à contrôler, à interpréter et à exprimer ses expériences mystiques personnelles ; mais ce sont ces expériences qui forment le fonds essentiel de sa doctrine comme de ses livres ; il s'aide d'autrui, mais pour mieux se livrer lui-même à son lecteur ; cette sincérité exclut tout artifice de style, elle crée la clarté, elle met en contact avec une âme vivante qui prend le lecteur comme confident. Par là s'explique et la sûreté de doctrine du V. Louis de Blois, et son emprise sur l'intelligence des plus grands génies comme sur le cœur des saints.

De cette doctrine, Dom de Puniet a donné un nouvel abrégé à la fin de son esquisse biographique. L'exposé le plus complet reste cependant celui qu'il a publié dans *La Vie spirituelle* (août-octobre 1920) et qui a été reproduit, avec de fortes retouches, au début du tome III de l'édition Mame (p. 1-92). Mais si les résumés systématiques ont leur utilité pour l'esprit, ce sont les œuvres mêmes des saints qui nourrissent les âmes. A celles-ci, *l'Institution spirituelle* offre un festin délicat et somptueux. Puissent les âmes affamées de justice venir de plus en plus nombreuses s'asseoir au banquet où le V. Louis de Blois distribue si gracieusement la doctrine de Celui qui, seul, est le Maître auquel elles doivent s'attacher et s'unir !

3. — Le nom de la Mère Jeanne Deleloë est un de ceux que les historiens de la dévotion au Sacré-Cœur ne sauraient ignorer. En 1904, Dom Bruno Destrée révélait son nom et son rôle dans un volume consacré à l'histoire de cette grande mystique bénédictine [1]. Dom Sodar vient de reprendre ce travail, et, grâce à d'heureuses découvertes, il est à même de nous donner un dossier plus complet et chronologiquement ordonné [2].

Née en 1604 à Fauquembergues, dans le diocèse d'Arras, elle entra à 16 ans au couvent des Bénédictines de cette petite ville. En 1635 les difficultés créées à la communauté par la Guerre de Trente ans l'amenaient à s'installer à Poperinghe ; Mère Deleloë l'y suivit et y vécut jusqu'à sa mort (13 avril 1660).

En 1643, elle s'était mise sous la direction d'un bénédictin de haute vertu, Dom Gouffart. Sur la demande de celui-ci, elle écrivit, dans les premiers mois de leurs relations, une autobiographie de sa vie spirituelle ; plus tard, elle entretint avec lui

[1] Jean de Castel, *De l'union avec Dieu*. Première traduction complète, par les Bénédictins de St-Paul de Wisques. — 1 vol. in-18 de 126 p. — Librairie St-Thomas d'Aquin, à Saint-Maximin (Var).
Mgr Grabmann vient de reprendre avec de nouveaux détails la question de l'auteur du *De adhærendo Deo*. Il renforce encore son argumentation, et donne un exposé synthétique de la doctrine mystique de Jean de Castel d'après le dossier de ses œuvres tel qu'il a réussi à le reconstituer : Grabmann, *Mittelalterliches Geistesleben. Abhandlungen zur Geschichte der Scholastik und Mystik* ; 1 vol. in-8 de XI-585 p. ; Munich, Hueber (1926). Sur Jean de Castel, cf. p. 489-524.

[2] *Œuvres spirituelles du Vén. Louis de Blois abbé de Liessies*. Traduction nouvelle par les Bénédictins de St-Paul de Wisques ; 3 vol. in-12 parus de 1911 à 1922, et finalement réunis à la librairie Mame de Tours.

[3] Louis de Blois, *Sa vie et ses traités ascétiques*, par les Bénédictins de St-Paul de Wisques ; 1 vol. in-12 de 181 p., Bruges, Desclée, et Paris, Lethielleux (1927).

[1] Dom Bruno Destrée, O. S. B., *Une mystique inconnue au XVIIe s., la Mère Jeanne de St-Mathieu Deleloë* — 1 vol. in-16 de XX-327 p. — Paris et Bruges, Desclée (1904, épuisé)

[2] *Une mystique bénédictine au XVIIe siècle. La Mère Jeanne Deleloë. Reliquiæ.* — 1 vol. in-12 de XLIII-339 p. — Bruges, Desclée, et Paris, Lethielleux (1925. Fait partie de la Collection PAX éditée par les Pères Bénédictins).

une correspondance assez suivie ; un certain nombre des lettres échangées ainsi en 1645 et 1646 ont été conservées. Enfin c'est encore pour son directeur de conscience qu'elle nota par écrit, de 1645 à 1648, les « communications » célestes dont elle était favorisée. A ces fragments, Dom Sodar a ajouté quelques pages tirées des souvenirs qu'une des filles spirituelles de Mère Jeanne écrivit à la demande de ses compagnes. Tel est le contenu de ce livre, qui porte en sous-titre la mention bien justifiée : *Reliquiæ*.

C'est en effet d'une âme très sainte qu'il s'agit. L'autobiographie nous la montre faisant les premiers pas, non sans quelques reculs, dans la voie du renoncement ; vers l'âge de vingt ans elle était déjà élevée à l'oraison d'union ; deux ou trois ans plus tard, les visions de Notre-Seigneur souffrant, bientôt suivies d'une vision de la Sainte Trinité, inaugurent les faveurs extraordinaires. Mais commence alors la période des épreuves intérieures (1629-1635), auxquelles les événements extérieurs, les maladies, l'insuffisance des directeurs de conscience donnent une grande acuité. La paix revient peu à peu à partir de 1635, et au mois d'août 1643 la Mère Jeanne était favorisée de la grâce suprême du « mariage spirituel. »

Ce qui domine dans les communications célestes, avant mais surtout après 1643, ce sont les lumières sur l'âme et le Cœur de Jésus. Toute la dévotion au Sacré-Cœur a été vécue par cette mystique, et Dom Sodar a pu retrouver aisément dans ses écrits la doctrine et les formules mêmes des Litanies du Sacré-Cœur. Sans doute la voyante de Poperinghe n'avait pas reçu la mission réservée à sainte Marguerite-Marie, de *révéler au monde* la dévotion au Sacré-Cœur ; mais elle en eut une *révélation personnelle* singulièrement complète et exacte, et la fit connaître dans un milieu très restreint. Dieu semblait ainsi préparer çà et là dans son Eglise des foyers mystérieux de la dévotion, d'où les flammes jailliraient claires et brillantes dès que surviendrait le grand souffle sorti de Paray-le-Monial.

Le style de Mère Deleloë est facile, clair, souple sous les longues phrases qui étaient à la mode à cette époque, captivant par sa finesse psychologique et par son évidente sincérité. Au point de vue scientifique, l'édition est irréprochable ; mais on eût aimé qu'au lieu d'une introduction un peu longue et imprécise, Dom Sodar nous eût donné une esquisse plus ferme de la biographie et du développement spirituel de son héroïne.

### 2° « Mystiques anglais »

1. — Sous ce titre l'éditeur Mame a commencé une Collection extrêmement intéressante.

Le premier volume paru est la *Scala perfectionis* de Walter Hilton [1]. Cet auteur vivait au XIVe siècle. Il avait fait de bonnes études théologiques, et était probablement docteur de l'Université de Paris. Chanoine régulier de St-Augustin, il passa la plus grande partie de sa vie dans la petite ville de Thurgarton, dans le Yorkshire ; il était prieur du monastère St-Pierre de cette ville ; il y mourut le 24 mars 1396. La prolongation de la guerre de Cent ans suscitait alors en Angleterre des troubles politiques et sociaux, et la prédication de Wiclef et de ses nombreux disciples faisait ses ravages dans les âmes. La vie intérieure se réfugiait parmi les solitaires et les recluses. Peut-être W. Hilton mena-t-il lui-même pendant quelque temps la vie érémitique.

C'est en tous cas à une recluse que fut dédié le présent ouvrage ; l'auteur s'adresse ordinairement à elle ; mais fréquemment sa pensée se porte plus loin, et ses conseils visent toutes les âmes qui aspirent à la vie contemplative, même celles qui sont demeurées dans le monde ; il s'en explique lui-même formellement à plusieurs reprises.

Le titre du livre rappelle une image chère aux mystiques de son temps et de tous les temps : les degrés, ou les ascensions vers la vie parfaite. Quant au fond, l'auteur indique les moyens à employer pour arriver à la contemplation infuse et à la vie d'union avec Dieu qui en est le fruit, et décrit en terminant l'état bienheureux auquel parviennent les âmes pleinement fidèles à l'attrait divin. La fermeté doctrinale est vraiment remarquable et s'appuie sur une connaissance sérieuse de la tradition ; l'analyse des défauts qui menacent les âmes parfaites est faite de main de maître ; sauf quelques lenteurs et quelques redites, le style lui-même, toujours clair, habituellement égayé de comparaisons et de citations bibliques, attire et soutient l'attention. Partout l'auteur veut rester pratique : c'est pourquoi il donne beaucoup plus de place aux chapitres qui traitent de la réforme de soi-même pour renaître au Christ qu'à la description des états mystiques. Cependant il est évident, malgré ses protestations d'humilité, que W. H. connaissait ceux-ci par expérience personnelle ; il en a parlé à la fin de son ouvrage en termes admirables préludant (par le sens qu'il donne aux mots *nuit* et *néant*) aux analyses psychologiques dans lesquelles devait se complaire le génie de S. Jean de la Croix.

Dès son apparition (en langue anglaise) l'ouvrage connut le succès ; les manuscrits en subsistent nombreux et l'on fit presque immédiatement une traduction latine. La présente traduction s'en est tenue au texte de la première édition imprimée (1494) ; elle est écrite en un français bien coulant, et s'accompagne d'une introduction historique et doctrinale et d'une table analytique des matières. Les tables synthétiques sont placées en tête des volumes ; mais c'est une faute d'avoir placé celle du 1er volume après l'introduction, aux pages 61-69, où nul ne peut avoir la pensée de l'aller chercher.

Le B. Thomas Morus mettait, paraît-il, cet ouvrage de spiritualité au nombre des trois plus re-

[1] Walter Hilton, *Scala perfectionis*, traduite par Dom Noetinger et E. Bouvet, moines de Solesmes. — 2 vol. in-16. — Tours, Mame (1923).

commandables qu'il connût. Si l'on ne consent ni à faire un palmarès pour auteurs mystiques, ni à donner un tel rang à la *Scala*, il faut du moins reconnaître qu'elle est de premier ordre, et remercier les traducteurs d'avoir mis entre nos mains un tel guide pour les âmes qui aspirent à la plénitude de la vie intérieure.

2. — *Le Nuage de l'inconnaissance* : ce néologisme inutile fait supposer un livre étrange, et détournera peut-être maint lecteur (comme il a failli nous en détourner nous-même) de l'étude d'un ouvrage qui renferme de grandes richesses et de grandes beautés.

Dans les révélations du Sinaï, Moïse ne voyait pas Dieu ; c'est du sein d'une nuée mystérieuse que le Seigneur faisait entendre sa parole. De tous temps, les mystiques chrétiens ont vu là un symbole et une expression exacte de la manière dont Dieu en use quand il se communique à ses saints par la contemplation infuse. La « nuée mystérieuse » fut une des expressions caractéristiques de Denys le Mystique ; par lui elle s'imposa à tout le Moyen Age, et au XIVe siècle un auteur anglais en fit le titre de l'ouvrage que nous présentons ici.

Le nom de cet auteur est inconnu ; il a réussi à cacher sa personnalité dans le « nuage » où il invite son disciple à entrer après lui. C'était un homme à la pensée vigoureuse et profonde ; il avait étudié la philosophie et la théologie scolastiques, connaissait bien les doctrines traditionnelles, surtout celles de S. Augustin et de S. Bernard ; il se réfère aussi à S. Thomas et peut-être à Scot. Il était prêtre et probablement moine. Il avait conscience de la sûreté de sa doctrine et la présente avec autorité, sans craindre la polémique avec les doctrines adverses, et sans se priver à l'occasion de quelques pointes d'humour. Il écrivait vraisemblablement vers le milieu du XIVe siècle, vingt ou trente ans plus tôt que Walter Hilton. Sa langue était le vieil anglais, et ses écrits ont une grande importance pour l'histoire de la langue et de la littérature de la Grande Bretagne.

Sur les sept traités qui nous sont parvenus de lui, trois nous révèlent bien quels sont ses maîtres en théologie mystique. Le premier est un abrégé du *Benjamin minor ou traité de la préparation à la contemplation* de Richard de St-Victor ; le second est une paraphrase de la *Théologie mystique* de Denys ; le troisième, intitulé *Traité sur le discernement des esprits*, est aussi une paraphrase d'un sermon de S. Bernard. Le traducteur, Dom Noetinger, moine de Solesmes, a jugé que les deux premiers de ces travaux ne méritaient pas d'être présentés au lecteur français ; il ne nous a donné que le troisième. Le second, avouons-le, nous eût cependant beaucoup intéressé, car c'est surtout de Denys le Mystique que s'inspire la doctrine de notre anonyme.

Le volume que nous offre Dom Noetinger [1], outre le *Traité du discernement des esprits* dont nous venons de parler, renferme une *Epître sur la prière*, une *Epître sur la discrétion*, le *Nuage de l'inconnaissance* et enfin l'*Epître de la direction intime*.

Les deux épîtres *sur la prière* et *sur la discrétion* sont des écrits brefs, mais déjà singulièrement pénétrants, le second surtout.

Le *Nuage de l'inconnaissance* est le plus long et le plus important de ces écrits. C'est un véritable traité de la contemplation infuse, que l'auteur désigne sous le nom d' « œuvre, » la tenant pour l'œuvre par excellence, l'œuvre la plus haute à laquelle l'homme puisse ici-bas consacrer son temps et ses forces. Qu'est-ce que cette œuvre ; comment et dans quelles conditions se réalise-t-elle ; quelles sont les illusions à éviter : telle est la division du traité. Mais ce plan, quoique bien visible, n'a rien de rigoureux ; l'auteur ne s'emprisonne pas dans un ordre logique absolu ; il s'entretient avec son disciple, ne craint pas de se répéter, parfois de corriger certaines exagérations ou de compléter certains points de doctrine laissés volontairement en suspens. Il dédaigne les exposés scientifiques, les citations, même celles de l'Ecriture, dont on abusait à son époque ; il n'enveloppe pas, comme tant d'autres auteurs, sa doctrine mystique dans des comparaisons recherchées ou dans des paraboles, mais expose simplement et clairement ce qu'il juge utile pour bien conduire son jeune disciple de vingt-quatre ans.

*L'Epître de la direction intime* (encore un titre qu'on eût pu mieux traduire) reprend et complète la doctrine du *Nuage ;* en particulier, le rôle de l'intelligence dans la contemplation y est mieux défini. L'auteur semble s'adresser au même correspondant ; il résume pour lui en les commentant les idées de Denys dans le *Traité des noms divins ;* puis, comme s'il craignait d'avoir trop insisté sur l'interprétation métaphysique des éléments les plus relevés de la contemplation infuse, il consacre la seconde partie de l'*Epître* à montrer à son disciple la nécessité de s'unir à Jésus et d'imiter les exemples de son Humanité sainte ; l'« œuvre » à laquelle il le convie consiste dans l'offrande de tout soi-même en union avec le sacrifice unique où Jésus, sur la Croix, s'est livré sans aucune réserve à la volonté et pour la gloire de son Père.

A ce trait caractéristique de la doctrine de l'auteur anonyme, ajoutons-en quelques autres. Il ne nomme pas les docteurs contre lesquels il polémique : mais il est facile de voir qu'il s'agit de ceux qui tendaient à placer la vie active au-dessus de la vie contemplative des anciens moines ou ermites, et qui prônaient une ascèse et une méthode de prières conformes à ces conceptions alors nouvelles. L'auteur anonyme prend à leur égard une position aussi ferme que modérée. Certes, il sait que Dieu peut donner la contemplation infuse même à des âmes engagées dans les multiples devoirs de la vie active. Mais il maintient que la vie

[1] *Le Nuage de l'inconnaissance et les épîtres qui s'y rattachent* par un anonyme anglais du XIVe siècle, traduits par D. M. Noetinger, moine de Solesmes. — 1 vol. in-12 de 425 p. — Tours, Mame (1925).

contemplative est plus haute en soi, et que, sans y donner droit, elle dispose mieux à la réception de la grande faveur divine. Il y a donc des conseils à donner aux hommes qui aspirent à la contemplation. Ce désir est légitime ; Dieu y répond s'il lui plaît et quand il lui plaît ; mais les âmes peuvent, soit par ignorance, soit par faute, se dérober aux faveurs divines ou en déchoir. Pour leur éviter ce malheur, notre auteur s'adressant à elles et à elles seules (il insiste beaucoup sur ce point) leur enseigne quelle est la part de l'homme dans cette « œuvre » : qu'il s'y prépare en renonçant entièrement au péché et en menant la *vie* contemplative des moines ; qu'il prie et médite la vie du Christ ; s'il reconnaît à certains signes que Dieu l'appelle à monter plus haut, qu'il simplifie sa prière et qu'il en fasse un désir continuel mais calme d'union à Dieu dans le nuage obscur ; et à l'heure que Dieu choisira, il expérimentera cette union mystique qui n'est ni une synthèse intellectuelle des résultats de ses méditations, ni un état affectif créé par ses aspirations, mais une expérience basée sur la foi et réalisée par la charité ; le langage humain ne saurait la décrire et ceux-là seuls la comprennent qui l'ont éprouvée.

3. — « Les révélations faites à Julienne de Norwich sont certainement l'un des livres spirituels les plus remarquables du Moyen Age. On y trouve des passages dont la beauté rivalise avec les révélations de la Bienh. Angèle de Foligno. » Ainsi s'exprimait le P. Dalgairns, et quiconque lira l'ouvrage qu'il loue en ces termes souscrira à son jugement.

En 1373 vivait à Norwich (dans la « plaine de l'Est » de l'Angleterre méridionale), près de l'église St-Julien, une recluse d'environ trente ans. Un manuscrit de ses œuvres nous donne son nom : Julienne ; il ressort de son propre récit qu'elle vécut encore plus de 20 ans après cette date. Le reste de sa biographie nous est inconnu. Sûrement elle avait reçu une instruction assez sérieuse, peut-être chez les Bénédictines du lieu, à qui appartenait l'ermitage où elle passa sa vie.

Cet ermitage se composait d'un petit enclos (19 mètres sur 11), et d'une maisonnette appuyée au mur de l'abside qui regarde le sud. Dans cette maisonnette une cellule formait la pièce essentielle. Elle était percée de deux petites fenêtres, l'une (dont on voit encore la partie inférieure) ouvrait sur le sanctuaire, l'autre sur le parvis. Celle-ci, grillagée et couverte d'un voile noir, permettait à la recluse de parler aux personnes qui désiraient l'entretenir. Une seconde pièce servait de logement à des servantes, sorte de sœurs tourières soumises elles aussi à une règle.

Toutes ces précautions extérieures avaient pour but de sauvegarder la solitude où vivaient les recluses, occupées à la mortification et à la prière. L'Eglise favorisait ce genre d'existence, et une règle en codifiait les principaux devoirs.

Au début de mai 1373, Julienne fit une grave maladie. Alors que tous croyaient sa dernière heure arrivée, elle eut, en contemplant le crucifix présenté par le prêtre qui l'assistait, une série de seize révélations, consistant en visions corporelles, en paroles intérieures et en idées intellectuelles infuses. Commencées vers 4 heures du matin, toutes ces révélations eurent lieu dans la même journée. Insensible à la souffrance et toute heureuse pendant ces heures, Julienne retrouva sa maladie et les attaques du démon sitôt que la faveur divine eut cessé. Elle guérit néanmoins peu à peu, vivant du souvenir de ce qui lui avait été révélé, le comprenant mieux de jour en jour à force de le méditer et grâce aux lumières divines, qui, une fois au moins, reproduisirent dans l'esprit de la voyante, en un moment très court, toute la série de ses visions. Plus de 20 ans après l'événement (et non pas quinze, comme le dit le traducteur dans la préface, p. xxxv : cf. p. 364 et p. 203), ayant compris entre autres choses que ces révélations lui avaient été faites pour que tous en profitent, elle se décida à composer le présent livre, qui contient à la fois le récit des faits ci-dessus, la description des visions diverses, et leur interprétation.

Ce qui frappe le plus à la lecture de ces pages, c'est, avec l'humilité toute simple et comme naturelle de l'auteur, l'extraordinaire richesse doctrinale de l'œuvre. Qu'il s'agisse du dogme ou de la morale, ou des fins dernières, ou de la mystique, une lumière vive et aisée se dégage de chaque ligne ; elle n'est point due seulement, ni même principalement, au don d'écrivain de la voyante, mais plutôt à son absolue sincérité qui laisse toute son efficacité à la révélation divine. Le traducteur, dans sa préface, s'est montré, à notre avis, un peu sévère relativement à certains passages qui ont quelque affinité avec le panthéisme. Sans doute « Dame Julienne » écrivait à une époque où, sous l'influence d'Eckart, des mystiques comme Tauler, Suso, Ruysbroeck ne se garaient pas assez du danger du panthéisme ; s'il fallait ranger la recluse de Norwich à leur suite, elle y serait en honorable compagnie, et ses affirmations catégoriques d'attachement à la doctrine de l'Eglise nous rassureraient pleinement sur son orthodoxie formelle. Mais en lisant de très près les passages incriminés, nous avons cru qu'ils étaient susceptibles d'une interprétation hardie mais irréprochable, et nous croyons que cette question mériterait de faire l'objet d'une étude approfondie sur le texte même, dont nous n'avons sous les yeux que la traduction. Cette étude, pour laquelle nous manquent le loisir et la compétence, pourquoi le savant traducteur ne l'entreprendrait-il pas [1] ?

Ce traducteur est Dom Meunier, moine bénédictin de Farnborough. En 1910, il avait publié une première édition de son travail. La guerre a retardé l'apparition de cette 2e édition [2] ; et ce retard

[1] La dissertation pénétrante et, à notre humble avis, décisive par laquelle, dans son Introduction, Dom Noetinger a vengé l'auteur anonyme du *Nuage* d'une accusation équivalente pourrait ici servir de modèle.

[2] *Révélations de l'amour divin à Julienne de Norwich, recluse du XIVe siècle*, traduites par Dom G. Meunier, moine

a permis à l'auteur d'utiliser un nouveau manuscrit récemment découvert, ce qui porte à quatre le nombre des manuscrits actuellement connus.

Si l'on jette maintenant un regard d'ensemble sur ces trois ouvrages qui mettent à notre portée les *Mystiques anglais* du XIVe siècle, on demeure impressionné par leur haute valeur humaine, littéraire et mystique. Quels beaux caractères, énergiques dans leur humilité ! Quelle satisfaction pour l'esprit de trouver dans leurs écrits la vérité sans fard, sans le fatigant symbolisme d'un Ruysbroeck, d'un Suso ou même, quoique à un degré moindre, d'un S. Jean de la Croix, et sans les multiplicités factices des abécédaires anciens ou même d'un Faber dans les temps modernes ! Et pour le fond, quelle solide formation philosophique et théologique, quelles fines observations psychologiques, quel admirable bon sens, si bien équilibré qu'il peut se permettre çà et là un sourire sans malice ! Que les directeurs notent bien ces livres nouveaux ; quand ils rencontreront des âmes semblables à celles des destinataires de ces vieux livres, qu'ils les leur conseillent sans hésiter. Le danger inhérent à la lecture des auteurs mystiques, même les plus grands, consiste en ce que le lecteur (et surtout la lectrice) s'imagine trop aisément qu'il en est arrivé au degré de vie spirituelle dont il lit la description, ou que du moins il y est certainement appelé. Ce péril est ici réduit au minimum, parce que parlant sans paraboles, dans un langage clair et direct, ces ouvrages se défendent par eux-mêmes contre les illusions de l'imagination.

### 3° Spiritualité dominicaine

1. — Les novices du couvent de St-Maximin ont eu l'heureuse idée de traduire et de réunir en un volume les témoignages les plus anciens sur la sainteté de leur Père S. Dominique, notamment les dépositions des témoins aux deux procès de canonisation, à Bologne et à Toulouse, les lettres des papes relatives à S. Dominique et quelques autres documents [1]. De cette lecture savoureuse se dégage avec tout son charme la physionomie morale et surnaturelle d'une des figures les plus attachantes de l'histoire de l'Eglise. Magnifiquement édité et orné de très nombreuses reproductions artistiques, ce volume est un de ceux qui élèvent l'âme ; il fera du bien à toute la grande famille dominicaine, à l'intérieur et hors des cloîtres.

2. — La Collection CHEFS-D'ŒUVRE ASCÉTIQUES ET MYSTIQUES des Pères Dominicains de la province de Toulouse, déjà plusieurs fois signalée aux lecteurs de l'*Ami*, continue ses utiles publications. Comme il convient, la grande mystique dominicaine, sainte Catherine de Sienne, y occupe une place de choix. En 1919 le P. Bernadot, directeur de *La Vie Spirituelle*, traduisait et publiait les *Lettres* de la Sainte *au B. Raymond de Capoue*, ainsi qu'un opuscule intitulé *Dialogue sur la perfection* [1], qui, s'il n'a pas été écrit par la Sainte, reflète fidèlement son enseignement et constitue un bon résumé de son ouvrage capital, le *Libro della divina dottrina* (connu en français sous le nom de *Dialogue* dans la traduction de Cartier). En 1923 paraissaient des *Pensées* de sainte Catherine, extraites de ses œuvres par le P. Folghera, O. P. ; et la même année le P. Bernard traduisait les *Oraisons et élévations* [2]. Moins luxueuse que la traduction du même ouvrage parue en 1919 à la *Librairie de l'Art Catholique* [3], celle du P. Bernard a l'avantage d'être plus complète, de présenter les divers morceaux dans leur ordre chronologique et de les accompagner chacun d'une petite notice historique qui en facilite beaucoup l'intelligence. — Ainsi se constitue peu à peu à bas prix [4] une sorte d'anthologie très pratique, et de bonne tenue scientifique, des écrits de la grande mystique.

3. — L'un des livres les plus répandus dans les milieux monastiques d'Allemagne au XVe siècle était sûrement le *Livre de la Sagesse éternelle* du B. Henri Suso. L'auteur en avait donné deux éditions, l'une en allemand, l'autre, assez notablement différente, en latin sous le titre d'*Horologium Sapientiæ*. Dans ces pages d'une tendresse brûlante, Suso (1295?-1366) avait mis le meilleur de sa pensée avec tout son cœur. On les lira avec émotion et avec fruit dans la traduction nouvelle [5] donnée à la même Collection par un anonyme.

Mlle Renée Zeller a été conquise par le charme du B. Suso. En 1922, elle en publiait une biographie qui est un pur chef-d'œuvre [6]. Bientôt après, elle choisissait dans ses divers ouvrages un certain nombre de pages relatives à ce que Suso appelait « le voyage spirituel » et les groupait dans le cadre d'une retraite de dix jours [7]. Enfin en 1924 une sélection analogue lui fournissait la matière d'un *Chemin de Croix* [8]. Grâce à ces travaux divers, le B. Suso peut aisément redevenir une figure familière aux chrétiens de notre époque, qui apprendront à son école comment on obéissait ja-

bénédictin. — 2e édition. 1 vol. in-12 de XXXVI-395 p. — Tours, Mame (1925). — L'ouvrage fait partie de la collection intitulée : MYSTIQUES ANGLAIS.

[1] *Saint Dominique. Son esprit, ses vertus. D'après les témoins oculaires de sa vie et de sa mort.* — 1 vol. in-12 carré de 213 p. ; très nombreuses illustrations hors texte, 7 f. 50. — Librairie catholique St-Thomas d'Aquin, à St-Maximin (Var).

[1] Sainte Catherine de Sienne. *Lettres au B. Raymond de Capoue*, in-18 de 176 p. ; — *Dialogue sur la perfection*, in-18 de 38 p. — Les deux ouvrages sont en vente à la Librairie St-Thomas d'Aquin, à St-Maximin.

[2] Sainte Catherine de Sienne, *Pensées* extraites de ses Lettres, de ses dialogues, de sa vie, par le P. Folghera, O. P., 91 p. — *Oraisons et élévations* Traduction nouvelle par le R. P. Augustin Bernard. O. P., 164 p. — *Ibid.*

[3] *Les Oraisons de Sainte Catherine de Sienne* traduites de l'Italien en français par un religieux dominicain. — 1 vol. in-18 carré de 270 p. — Paris, à l'Art Catholique.

[4] Les 4 ouvrages édités à St-Maximin et annoncés ci-dessus étaient cotés, au moment de leur apparition, à des prix variant de 0 f. 50 à 2 f. Les autres volumes de la même Collection sont d'un bon marché analogue.

[5] B. Henri Suso, *Le livre de la Sagesse éternelle*. — 1 vol. in-18 de VIII-221 p. — Libr. St-Thomas d'Aquin, à St-Maximin (Var).

[6] *Le Bienheureux Henri Suso*, par Renée Zeller. — 1 vol. in-18 carré de 275 p. — Paris, Art Catholique.

[7] *Retraite mystique tirée des œuvres du B. Henri Suso*, par Renée Zeller. 150 p., ibid.

[8] B. Henri Suso, *Le Chemin de la Croix*. Adaptation par Renée Zeller. — 30 p. in-18. — St-Maximin.

dis au commandement d'aimer Dieu « de tout son cœur. »

4. — La vie du B. Venturin de Bergame est vraiment extraordinaire. Né à Bergame en 1304, novice Prêcheur à 15 ans, prédicateur à 26 ans, il parcourut pendant 5 ans l'Italie presque entière, soulevant tout le pays par sa parole ardente et provoquant d'innombrables conversions accompagnées de miracles. En 1334, pour assurer la persévérance d'un groupe important de nouveaux convertis de sa ville natale, il organisa une sorte de retraite ambulante sous forme de pèlerinage à Rome. On était mille environ en quittant Bergame, dix mille au moins en entrant dans la Ville éternelle. Toute cette foule priait et faisait pénitence, sans le moindre désordre. Au retour, pour mettre un terme aux divisions et aux guerres intestines qui désolaient l'Italie, Venturin eut l'idée d'organiser une croisade. Le pape Benoît XII résidait à Avignon. Mal renseigné au sujet de la « marche sur Rome » et confondant peut-être les pénitents de Venturin avec les hérétiques « flagellants » du temps, il ordonna au moine, lorsqu'il se présenta devant lui avec son projet de croisade, de s'enfermer dans un couvent de France, sans prêcher ni confesser. Le religieux obéit, et profita de cette réclusion forcée pour s'adonner davantage à la vie intérieure. C'est alors qu'il écrivit divers ouvrages de spiritualité. En 1343, Clément VI, successeur de Benoît XII, rendait la liberté à Venturin, et quelques mois après l'envoyait en Italie prêcher la croisade. Il réussit, car au bout de deux ans une armée chrétienne commandée par le Dauphin Humbert II partait pour l'Orient. Pendant qu'elle hivernait dans l'île d'Eubée, Venturin impatient d'action se jetait dans Smyrne assiégée par les Turcs et y mourait d'épuisement le 1er mars 1346. Quelques semaines plus tard, Humbert remportait sous les murs de la ville une éclatante victoire qui devait assurer pour plus d'un demi-siècle la possession de Smyrne aux chrétiens.

Quinze opuscules de Venturin ont été réunis et traduits par le P. de Boissieu, sous le titre de *Directoire spirituel* [1]. Sauf un bref passage où il proteste de son innocence non sans quelque véhémence, Venturin ne laisse pas soupçonner l'épreuve qu'il traversait quand il prit la plume. Les comparaisons et les allégories, un peu forcées parfois, abondent dans ces pages : c'était le goût du temps ; mais la doctrine en est profonde et pieuse ; et le traducteur en a facilité l'intelligence par une introduction soignée et des notes précises. Cette traduction est la première qui paraît en notre langue.

5. — Dans cette même collection, le P. de Boissieu publie également une traduction française des célèbres *Contemplationes de amore divino*, dont l'auteur se cachait sous le nom générique d'*Idiota*. Cet humble pseudonyme, que le P. de Boissieu traduit par « ignorant, » désignait chez

[1] B. Venturin de Bergame, *Directoire spirituel*. Traduction et notes du R. P. de Boissieu, O. P. ; in-18 de 220 p , St-Maximin.

les Romains un simple particulier sans titre ni charge, donc sans éducation ni science ; c'est encore dans ce sens que l'emploie Yves de Chartres ; ailleurs, ce mot désignait un « frère convers » ; en Angleterre, dans le style juridique, un *idiota* est un simple d'esprit, qui n'est pas capable de compter vingt pièces de monnaie, qui ignore son âge ou le nom de son père et de sa mère, etc. [1]. De fait, depuis le milieu du XVIIe siècle, notre *Idiota* est identifié avec un Chanoine régulier de St-Augustin, abbé de la Celle, au diocèse de Bourges, nommé Raymond Jourdain, qui vivait dans la dernière moitié du XIVe siècle. Nos confrères connaissent pour la plupart ces *Contemplationes*, très souvent reproduites avec les *Meditationes* et les *Soliloquia* de (Pseudo) S. Augustin dans les manuels de piété à l'usage du clergé. Ils aimeront à les relire dans la traduction fidèle et élégante, que le P. de Boissieu accompagne d'utiles notes doctrinales.

#### 4° Spiritualité franciscaine

1. — La Bienh. Angèle de Foligno, née en 1248, mariée jeune à un homme riche et considéré, mère de plusieurs fils, n'avait pas encore 40 ans quand, vers 1285, elle résolut de quitter une vie trop mondaine et peut-être gravement coupable pour revenir à Dieu. Cet essai de conversion n'aboutit qu'à une confession incomplète et à une communion sacrilège. Bourrelée de remords à la suite d'une apparition de S. François d'Assise, elle dévoila l'état de son âme, dans la cathédrale de Foligno, à un Frère mineur, chapelain de l'évêque. Entièrement convertie cette fois, elle commença une vie de pénitences généreuses, bientôt récompensée par des faveurs surnaturelles. Elle se mit à distribuer ses vêtements, puis ses biens aux pauvres. Sur ces entrefaites toute sa famille mourut ; Angèle, brisée par cette épreuve, se livra davantage au Christ ; elle vendit son domaine principal, fit le vœu de chasteté, et vécut en recluse avec une compagne nommée Marie. En 1290, elle était reçue parmi les Tertiaires de St-François.

Vers cette époque, elle entreprit un pèlerinage à Assise, au cours duquel ses longues extases suivies de faiblesses et de cris firent scandale autour d'elle. De retour à Foligno, son confesseur l'interrogea, reçut la confidence des ravissements dont Dieu l'avait favorisée à Assise et auparavant, et commença à prendre des notes pour soumettre ce cas extraordinaire à de plus doctes que lui. Ainsi se constitua peu à peu le premier document, le principal du futur livre ; il était achevé en 1297.

Cependant la sainteté et l'influence d'Angèle ne faisaient que grandir. Une sorte de famille spirituelle se groupait autour d'elle ; son exemple et ses paroles indiquaient à ces fils de S. François la voie moyenne qu'il convenait de suivre, à égale distance entre les règles fort adoucies obtenues de Rome par les Conventuels et le rigorisme orgueil-

[1] Cf. *Lexicon manuale ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis*, de Maigne d'Arnis.

leux qui devait conduire les « Frères du libre esprit » à l'immoralité et à l'hérésie [1].

Le 4 janvier 1309, entourée des siens, Angèle s'éteignait doucement, sans souffrance, en prédestinée. Son culte ne tarda pas à se répandre, et franchit vite les limites de sa petite patrie, grâce aux écrits qu'elle laissait et dont il nous faut maintenant parler.

Très peu de temps après sa mort, dès les premières décades du xive s., un recueil était constitué qui comprenait, dans des cahiers ou *Rotuli*, les notes prises par le confesseur, des lettres et des souvenirs. Le tout était écrit en un latin assez fruste, mal composé, mal ordonné. Les premières éditions imprimées (notamment celle de Rhosellus, Venise 1521) ne se firent pas faute — à cette époque où l'on avait si peu le respect des textes originaux, surtout en matière d'hagiographie — d'élaguer, d'ordonner, d'abréger, de mettre en meilleur style le texte primitif. Ces arrangements plus ou moins réussis s'imposèrent aux éditeurs suivants, et même à Bollandus (*Acta Sanctorum*, 4 janvier, I, p. 186-234) qui, en 1643, se contenta d'apporter quelques corrections à l'édition parisienne de Chaudière (1598). L'édition Boccolini (Foligno 1714) avait ajouté à celle de Bollandus quelques fragments encore ; c'était la meilleure des éditions modernes ; mais elle demeura presque inconnue parmi les savants.

C'est sur l'édition de Bollandus que « travailla, » avec une fantaisie aussi brillante que peu scrupuleuse, Ernest Hello. Sa traduction, « la belle infidèle, » comme l'appelle le P. Doncœur, popularisa la figure de la B. Angèle. C'est par Hello que la plupart de nos contemporains la connaissent ; et l'on vit même, il y a quelques années, la « restitution » d'Hello, traduite en italien, prendre place dans une collection d'écrits spirituels dirigée par le célèbre Papini.

Les choses en étaient là quand le P. Doncœur entreprit son travail. En comparant la traduction française d'Hello au texte latin de Bollandus, il fut impressionné par l'audace et l'importance des libertés que notre compatriote s'était permises. Mais Bollandus lui-même l'avertissait que, mis en présence d'un manuscrit informe, il avait préféré s'en tenir au texte reçu par les précédents éditeurs. Quel était ce manuscrit écarté par Bollandus ? Sur quels documents avaient été faites les premières éditions ? Pour répondre à ces questions, le R. P. était amené à reprendre et à vérifier par la base tout le travail accompli par les imprimeurs et à s'enquérir des manuscrits actuellement existants.

Guidé par les travaux bibliographiques (1889) et par les conseils et les notes de Mgr Faloci Pulignani, le P. D. parvenait à retrouver et à classer 9 manuscrits importants, indépendants les uns des autres, contenant les mêmes pièces plus ou moins au complet et diversement ordonnées. Le recueil primitif avait été composé du vivant même d'Angèle ; il réunissait dans un carton une quarantaine de documents (cahiers ou feuilles) indépendants, que les copistes avaient transcrits dans un ordre différent. Mais précisément cette diversité dans l'ordre de transcription permettait au P. D. de rétablir avec certitude, dans son individualité propre, chacun des documents primitifs, et de les répartir en deux groupes, dont l'écrit composé par le confesseur de la sainte formait le premier et le plus important.

A ce premier recueil de documents, le R. P. a donné le nom de *Mémorial*. Il est intéressant de recueillir ce que les textes authentiques nous apprennent sur la manière dont il fut rédigé.

Au retour du pèlerinage d'Assise, le confesseur, honteux du scandale donné par sa pénitente, l'interroge sur ce qui s'est passé. Angèle résiste. Il insiste, et lui promet le secret. Alors Angèle s'exécute. Mais ses confidences mettent le pauvre confesseur dans un grand embarras : ces révélations lui paraissent suspectes ; il obtient de prendre des notes, afin de soumettre le cas à de plus habiles que lui. Ces notes s'allongent de plus en plus ; le Frère doit se procurer « un grand cahier. » La voyante parle très vite, elle parle en toscan, elle dit des choses bien difficiles à comprendre : le Frère note ce qu'il peut saisir au vol, le met en mauvais latin, et quand il le lit à Angèle, celle-ci se plaint de ne plus s'y reconnaître. Cependant ces séances de dictée se tiennent à l'église ; elles attirent l'attention et déchaînent les langues : les supérieurs interdisent au Frère de trop fréquents et trop longs tête-à-tête. Il faut cependant continuer le travail commencé, et il arrive qu'un jour c'est un petit enfant de chœur qui prend des notes en mauvais italien. Cependant le Frère s'évertue à mettre quelque ordre parmi tant de fragments épars, non sans s'y embrouiller un peu. Finalement, Angèle à qui le recueil définitif est relu, l'homologue et le déclare exact ; il est soumis à l'examen de deux autres Frères mineurs, qui, familiers eux aussi de la sainte, en reconnaissent l'exactitude et le bon esprit. On était alors en 1297. L'humble Frère qui avait ainsi composé le *Mémorial* devait mourir vers 1300 ; les éditions imprimées l'appellent Frère *Arnaldus ;* les manuscrits se contentent de l'appeler en abrégé *Frère A ;* peut-être son nom était-il Frère Adamo.

Outre le *Mémorial*, les manuscrits ont livré au P. Doncœur trente-six autres *Documents*, de longueur fort différente, mais d'un grand intérêt pour la biographie et la spiritualité d'Angèle. Ces notes et souvenirs paraissent avoir été rédigés par différentes personnes de son entourage.

Ainsi reconstitué, le dossier complet nous révèle dix pièces et près de 70 fragments jusqu'ici inconnus. Mais surtout il débarrasse le texte primitif de toutes les altérations, souvent graves, que lui avaient infligées les éditeurs ; et ce style naïf, souvent incorrect, plus souvent encore hésitant

[1] Sur ce mouvement, voir le travail récent de M. E. Jordan sur *Joachim de Flore* et le *Joachimisme* dans *Dictionnaire de Théologie Catholique*, t. VIII, col. 1425-58.

ou balbutiant, parfois même obscur, est en somme plus impressionnant dans sa gaucherie sans artifice que les périodes mieux arrondies de Rhosellus ou les étincelantes trouvailles littéraires d'Hello.

Le P. Doncœur a d'abord donné une édition critique du texte latin rétabli par ses soins [1]. Il l'a fait précéder d'une préface d'où nous avons tiré la plupart des renseignements donnés ci-dessus. L'apparat critique est renvoyé à la fin du volume. L'éditeur a respecté l'orthographe ancienne ; il a donné des numéros et des titres (en français) à une partie des documents. Au point de vue artistique, l'édition est très soignée.

En 1926, le même P. Doncœur publiait une nouvelle traduction du texte ainsi reconstitué [2]. Pour décalquer aussi exactement que possible le texte latin et lui conserver sa naïveté, il a, après divers essais, pris le parti de le traduire en français archaïque. Pour les lettrés, ce sera un charme de plus, à condition toutefois qu'ils ne cherchent à dater ce vieux français que d'une manière assez vague, par exemple aux environs du XVIe siècle. Il y a lieu de craindre que ce style vieilli ne nuise à la diffusion de l'œuvre d'Angèle. — Le prix de l'ouvrage est également un peu élevé. Sans doute, le livre est présenté dans une typographie parfaite, et parsemé de vieux bois assez bien réussis ; c'est une petite merveille dont *l'Art Catholique* a lieu d'être fier. Mais on souhaiterait de posséder en français moderne une traduction moins embrouillée, enrichie de quelques notes, et plus accessible aux simples.

Pendant que l'auteur travaillait à son édition française, un nouveau manuscrit ancien lui a été signalé ; il en a tenu compte dans sa traduction et en fera bénéficier sa prochaine édition latine.

Signalons, en terminant, quelques passages à revoir dans la traduction. On lit, par exemple, p. 160 : « Et si je dis que [Dieu] est tout Bien, je le ravage » ; p. 174 : « et mon dire est dévasté. » Ce sont là des formules peu intelligibles, et qui de plus ne semblent pas correspondre au sens des phrases latines. L'auteur a mis certains passages de sa traduction en italiques ; soit ; mais il y a une telle variété dans le choix de ces passages qu'on ne voit pas bien de quel critère il a fait usage. Il y a lieu de signaler aussi des guillemets tantôt mal placés, tantôt ouverts et non fermés : ce qui ne facilite pas la lecture d'un texte déjà assez difficile par lui-même.

Ces imperfections sont minimes. Elles ne sauraient faire oublier la grandeur des résultats auxquels sont parvenus les efforts du P. Doncœur. Il nous a vraiment restitué les écrits, l'histoire, la physionomie morale, la doctrine spirituelle de la Bienheureuse. Désormais c'est à son travail et à lui seul qu'il sera permis de se référer quand on voudra étudier ou citer Angèle de Foligno.

2. — Le *Traité de l'oraison et de la méditation* de S. Pierre d'Alcantara est une des perles de la littérature spirituelle franciscaine. Le R. P. Ubald d'Alençon en a donné récemment une traduction nouvelle [1].

Né à Alcantara en Estramadure, en 1499, capucin à 16 ans en 1515, S. Pierre d'Alcantara devint dans la suite l'ami de S. François de Borgia, et le conseiller de sainte Thérèse ; il s'adonna à une vie très pénitente sans quitter l'Ordre, qu'il contribua à réformer, et mourut à Arenas, à 63 ans, en 1558. Béatifié en 1622, il fut canonisé en 1669.

En 1553, le dominicain Louis de Grenade [2] avait fait paraître un traité assez volumineux sur l'oraison. S. Pierre d'Alcantara qui estimait beaucoup ce travail, en tira d'abord un résumé très bref, qui ne fut pas publié, puis un résumé plus étendu qu'il édita en 1556 et qui forme le présent traité. Son but était de faire parvenir l'excellente doctrine du P. Louis de Grenade jusque dans des milieux simples et pauvres. Mais dans cet abrégé, il sut introduire sa note bien personnelle, et fit en somme un ouvrage original [3].

En le composant, il ne s'occupa pas précisément de réaliser un ordre logique, mais un ordre *pratique*. Après quelques considérations rapides sur l'utilité de l'oraison (p. 9-14), il propose immédiatement à son lecteur de faire des méditations quotidiennes et lui donne dans ce but 14 sujets suffisamment développés pour l'initier à cet exercice (p. 15-103). C'est alors seulement qu'il analyse les actes successifs qui constituent une bonne oraison (p. 104-132), et donne une série d'avis pratiques (p. 133-152) visant à assurer la persévérance et le succès en dépit des difficultés. Toute la 2e partie du traité, intitulée *De la dévotion*, prolonge ces avis pratiques qui portent sur la vie spirituelle tout entière. Ainsi l'horizon s'élargit peu à peu. Prenant l'homme spirituel au lendemain même de sa conversion, le saint lui enseigne à bien réfléchir sous le regard de Dieu, lui donne l'esprit et le goût de la prière, puis lui fait remarquer tous les actes de détachement qu'il doit réaliser dans sa vie pour bien préparer son oraison, ou pour mettre sa conduite pratique en harmonie avec les sentiments et les résolutions de sa prière ; et toute la vie spirituelle avec ses exigences s'agglutine ainsi peu à peu autour de l'oraison qui en est le centre. Cette manière d'envisager la sainteté comme le

[1] *Le livre de la Bienh. Angèle de Foligno.* Documents édités par le P. Paul Doncœur avec le concours de Mgr Faloci Pulignani. *Texte latin* — 1 vol. gr. in-8° de XLIV-233 p., 30 f., (fait partie de la « Bibliothèque d'ascétique et de mystique » éditée par la *Revue d'ascétique et de mystique*, 9, rue Montplaisir, à Toulouse).

[2] *Le livre de la Bienh. Sœur Angèle de Foligno, du Tiers Ordre de St-François.* Documents originaux édités et traduits par le P. Paul Doncœur. — 1 vol. in-8 carré de 366 p., 25 f. — Paris, Art Catholique (1926).

[1] *Traité de l'oraison et de la méditation*, par S. Pierre d'Alcantara, Frère mineur déchaussé, traduit par le P. Ubald d'Alençon. — 1 vol. in-18 de XXXII-216 p. — Paris, Librairie St-François (1923).

[2] Sur Louis de Grenade, cf. l'article du P. Lavocat dans le *Dict. de Théologie catholique*, t. IX, col. 953-959.

[3] La dépendance littéraire entre S. Pierre d'Alcantara et Louis de Grenade est indéniable : l'un a certainement utilisé l'autre. La question de priorité a été longuement débattue. La solution indiquée ci-dessus semble actuellement solidement établie. Sur cette question, outre la préface du P. Ubald, cf. P. Dudon, *Dans son Traité de l'oraison, S. Pierre d'Alcantara a-t-il démarqué Louis de Grenade ?* (dans *Revue d'ascétique et de mystique*, octobre 1921, p. 384-401).

rayonnement progressif d'une oraison bien faite fut également la note caractéristique de la doctrine de sainte Thérèse ; et l'on s'explique par là la fraternité d'âmes et l'estime mutuelle de ces deux grands saints.

L'ordre *pratique* adopté par S. Pierre d'Alcantara dans la rédaction de son traité impose un autre souvenir, celui des *Exercices* de S. Ignace de Loyola ; de part et d'autre, même souci d'écarter l'étude théorique ; même but : conduire le nouveau converti jusqu'au seuil de la vie unitive par le moyen de l'oraison ; même procédé de composition, qui après les modèles de méditation, multiplie les avis et les notes sans s'inquiéter de leur ordonnance logique. Deux différences cependant. S. Ignace confie son livret à un directeur, qui doit servir d'intermédiaire entre les *Exercices* et le retraitant ; S. Pierre d'Alcantara met le sien entre les mains du chrétien, mais en lui recommandant souvent de recourir à un directeur. De plus S. Ignace enferme son néophyte dans une retraite rigoureuse ; S. Pierre le laisse à son milieu et à ses occupations habituelles, et ne l'invite qu'à certains jours de l'année à une récollection plus intense. On peut noter encore que, dans ses conseils pratiques, S. Pierre ne s'engage pas dans des détails aussi minutieux que S. Ignace ; et par là son traité convient à beaucoup d'âmes qui ne se plieraient pas aisément aux exigences plus sévères de la méthode ignatienne.

Dès son apparition, le *Traité* connut le succès : « il est entre les mains de presque tout le monde, » écrivait sainte Thérèse ; l'année même (1606) où paraissait la première traduction française, S. François de Sales le recommandait et le trouvait « fort bon. » C'est encore actuellement l'une des meilleures initiations pratiques à la vie d'oraison.

Le P. Ubald a fait sa traduction sur le texte de l'édition de 1587, reproduite (avec variantes) à Madrid en 1916. Il lui a donné une bonne introduction historique. Sauf quelques rares négligences de style, sa traduction est claire et bien coulante. Que nos confrères puisent largement, pour eux-mêmes et pour les âmes, à cette spiritualité sûre et large, dont la fermeté s'allie si heureusement à la suavité de l'esprit franciscain.

3. — Une « Bibliothèque franciscaine de vie spirituelle » sous le titre général CARITAS, vient d'être inaugurée à la fin de 1926 par les Pères Franciscains de France et de Belgique. Son but est d'éditer les œuvres spirituelles des anciens auteurs franciscains et même leurs ouvrages d'hagiographie, d'histoire ou de théologie ; elle publiera aussi des travaux modernes relatifs aux mêmes sujets, pourvu qu'ils soient vraiment pénétrés d'esprit franciscain ; laissant de côté l'érudition pure, la Collection visera surtout à l'édification. Les RR. PP. Leprêtre et Lekeux ont pris la direction de cette publication, dont l'éditeur est Bloud et Gay.

Le premier volume paru est la *Théologie mystique* du P. Maes [1]. Né à Gand en 1627, entré à 20 ans dans l'Ordre, lecteur de philosophie et de théologie, gardien du couvent d'Ypres, puis provincial, enfin « commissaire général » des provinces de Belgique, d'Allemagne, de France et d'Irlande, il mourut à Gand le 3 octobre 1706. *Insign s asceta,* dit de lui le *Nomenclator litterar us* d'Hurter, il a laissé un certain nombre d'écrits spirituels. La *Théologie mystique* fut publiée par lui en 1668, en flamand, et l'année suivante en latin, à Gand ; elle eut un immense et durable succès.

C'est un ouvrage très bref qui s'adresse « aux religieux, aux confesseurs et aux pieux fidèles. » L'auteur veut leur donner un enseignement suffisant, facile à comprendre et pratique, sur tout ce qu'ils doivent savoir pour se conduire eux-mêmes ou diriger les autres dans les voies spirituelles jusqu'à la plus intime union avec Dieu. Il suggère à ses lecteurs la prière suivante qui résume bien l'esprit dans lequel l'ouvrage est écrit : — « Donnez-moi [ô mon Dieu, par cette lecture] de vous connaître et de vous aimer, mais à cette condition que vous me donniez *autant d'amour que de connaissance, et non pas plus de connaissance que d'amour : car je ne veux vous connaître que pour vous aimer.* »

Dans la 1re Partie, intitulée *De la théologie mystique en général,* le P. Maes explique en quoi consistent l'amour de Dieu et la haine de soi-même, ces deux pôles de la vie intérieure. Dans la 2e Partie, il traite *de la vie active,* où l'âme s'applique à l'acquisition des vertus et à l'utilité du prochain, se dégageant ainsi du péché et réussissant à n'avoir que Dieu seul comme fin de ses actions. Il est question *de la vie contemplative* dans la 3e Partie, qui est la plus étendue ; l'auteur nous dit comment on s'y prépare, comment et par quels actes de l'intelligence et de la volonté on s'y exerce ; quels effets principaux elle produit dans l'âme ; de quelles épreuves elle est accompagnée, et quels dangers menacent ceux qui s'y adonnent.

Pas d'exposés scolastiques, pas de controverses dans ces pages ; mais des définitions claires, quelques brèves explications, puis sous forme de *notes,* des conseils pratiques vraiment pénétrants. Le style et la méthode du P. Maes rappellent beaucoup ceux de S. Ignace dans les *Exercices ;* il semble même que la dépendance va plus loin, jusqu'à la doctrine spirituelle. De temps en temps, l'auteur suggère à son lecteur quelque prière, mais toujours courte et enflammée.

Au point de vue doctrinal, cet ouvrage n'est un traité complet ni d'ascétique, ni de mystique : c'est une méthode d'initiation ; l'auteur ne cherche pas un lecteur qui s'instruit, mais un disciple qui pratique les conseils qu'on lui donne ; et quand il l'aura fait avec fidélité et jusqu'au bout, le P. Maes, qui sait que son ouvrage omet bien des choses, le renverra à des guides qui le renseigne-

[1] P. Boniface Maes, Récollet, *Théologie mystique ou Traité de vie spirituelle,* traduit du latin par le P. Martial Lekeux. — 1 vol. in-12 de 172 p. — Paris, Bloud et Gay (1926).

ront plus complètement, tels que Henri de Herp (Harphius) et Alphonse de Madrid, nommément désignés à la fin du traité.

Le P. Lekeux a fait une traduction bien coulante sur l'édition latine de la *Théologie mystique,* mais en tenant compte d'un certain nombre de variantes que l'on trouve dans l'édition flamande. Il a ajouté quelques notes, pour expliquer ou compléter la doctrine ; il a mis en tête de l'ouvrage une préface qui nous renseigne (non sans d'inutiles digressions) sur l'auteur et sur son œuvre. — La présentation typographique est extrêmement lâche ; les pages blanches abondent, ainsi que celles où le texte imprimé se réduit à quelques lignes. En supprimant deux appendices sans rapport avec l'ouvrage, et en adoptant une meilleure disposition typographique, il eût été facile d'économiser la moitié du nombre de pages et ainsi la moitié du prix [1].

4. — *Indica mihi* est le titre du second volume de la même Collection [2]. Il se compose d'une série d'élévations très affectives sur la vie et principalement la Passion de Jésus. L'auteur y suit docilement le récit évangélique fortement abrégé, y ajoutant une certaine mise en scène avec quelques traits tirés de son imagination et l'accompagnant de brèves, mais continuelles aspirations d'amour envers Jésus ou Marie. Le nom de l'auteur est inconnu. L'ouvrage a été écrit en vieux flamand par un Frère mineur de l'Observance, à Amsterdam, et fut terminé, d'après une clausule finale, le 16 février 1500. Jusqu'ici un seul manuscrit de cette œuvre a été retrouvé et fut publié en 1906 par le P. Etienne Schoulens, F. M. C'est sur cette édition que la présente traduction a été faite, et fort bien faite. Mgr Waffelaert en a écrit la préface. Le titre *Indica mihi* est une parole du Cantique des Cantiques, citée en tête du livre. Comme le texte primitif ne comporte aucune division, les éditeurs ne sont pas d'accord pour y distinguer des chapitres. Mme Saeyes divise le livre en 6 parties de longueur fort inégale, et (sauf la dernière) de contenu analogue. Car le pieux auteur ne craint pas de recommencer plusieurs fois le récit de la Passion ; on dirait qu'il ne peut s'en pénétrer assez. Il conviendra de lire ce livre à petites doses et à différents moments de la journée, conformément aux indications données dans le texte même. Ecrites pour des religieuses, ces pages seront une excellente nourriture pour la piété féminine ; en attachant solidement au Christ crucifié, elles prépareront par de tendres affections les âmes généreuses à de fortes résolutions.

### 5° Spiritualité carmélitaine

Le P. Théodore de St-Joseph, Carme Déchaussé, vient de livrer au public deux ouvrages qui n'étaient pas en eux-mêmes destinés à franchir la clôture des monastères : car l'un s'adresse aux novices, et l'autre à leur Père Maître [1].

L'auteur de ces volumes est le Vén. P. Jean de Jésus-Marie, qui fut l'âme de la réforme Carmélitaine en Italie à la fin du XVIe siècle et au début du XVIIe. Il exerça dans son Ordre les charges les plus éminentes, mais excella surtout, nous dit-on, dans celles de Maître des étudiants et de Maître des novices. Au premier Chapitre général des Carmes Déchaussés d'Italie, qui eut lieu à Rome en 1605, le P. Jean de Jésus-Marie fut chargé par ses collègues de rédiger un directoire pour les novices et un autre pour leur Maître. L'*Instruction des novices* parut en 1606, l'*Instruction du Maître des novices* en 1608. Accueillis avec une grande faveur dans l'Ordre, ces deux ouvrages, écrits en latin, se répandirent dans les autres provinces et forment actuellement encore la base solide de la formation carmélitaine. Utilisant des travaux antérieurs, le P. Théodore nous en donne une bonne traduction française, avec introductions et quelques notes très rares.

L'*Instruction des novices* est une sorte de « Somme » de tout ce qu'ils ont à savoir en fait de doctrine spirituelle pour bien orienter et bien commencer leur vie spirituelle dans l'Ordre du Carmel. On leur explique en détail la doctrine thomiste des *passions*, puis des *vertus*, dans une série de chapitres où sont données les notions et les analyses essentielles, appuyées sur des exemples et accompagnées de prières. La 3e et la 4e partie, plus courtes (60 pages seulement), enseignent la pratique de l'*oraison* et initient aux autres *exercices* de piété. La doctrine spirituelle est abondante, forte, sobrement exposée par un homme qui a l'expérience des âmes ; mais ce ne sont que les éléments ; à des novices contemplatifs il faut une « ascèse » d'autant plus rigoureuse que leur vocation les appelle à de plus grands renoncements ; le P. Jean de Jésus-Marie les aide à achever la purification du péché et les guide dans leur marche progressive vers les états plus élevés qui leur seront révélés en temps utile.

L'*Instruction du Maître des novices* enseigne au religieux chargé de cette importante fonction 1° quelles sont *les vertus* auxquelles il doit surtout s'attacher, et spécialement 2° à quel degré de *prudence* il doit parvenir ; 3° elle lui donne d'utiles conseils sur la manière dont il doit s'occuper de la formation *doctrinale* de ses fils, et 4° de leur formation à la *vertu* par des exercices appropriés. Deux appendices terminent l'ouvrage : le premier traite de la sollicitude avec laquelle le Maître des novices doit suivre les jeunes profès dans leurs premiers temps de vie religieuse ; le second donne trois modèles d'instruction spirituelle à faire aux novices.

[1] D'après les indications générales du prospectus, en tenant compte des majorations actuelles, ce petit traité de 125 pages sans aucun luxe revient à un minimum de 11 f 20 De tels prix sont probibitifs, et nous ne saurions conseiller à personne de les subir

[2] *Indica mihi. Très pieuses méditations sur la vie et la Passion du Christ...,* traduit du vieux flamand par Marie-Magdeleine Saeyes. — 1 vol. in-12 de 199 p. (1926).

[1] Vén. Jean de Jésus-Marie, *Instruction des Novices.* Traduction et notes par le P. Théodore de St-Joseph, C. D. ; 1 vol. in-16 de 365 p., 9 f. (1925). — Id., *Instruction du Maître des Novices*, trad. du même ; 1 vol. in-16 de 222 p., 6 f. (1926). — En vente chez le traducteur, 11, Chaussée d'Aelbeke, à Courtrai (Belgique).

Ces deux volumes seront pratiqués avant tout dans les noviciats des Pères Carmes ; tels quels ils ne nous semblent pas utilisables par des religieuses, même carmélites. L'*Instruction des novices* devrait subir des retouches, parfois assez importantes, si on voulait la mettre entre les mains d'aspirants à une forme différente de vie religieuse. Dans les autres Ordres, ce livre pourra servir de modèle, dont on s'inspirerait utilement. Quant à l'*Instruction du Maître des novices*, elle mérite, à notre avis, une assez large diffusion, même en dehors du Carmel, même dans les Communautés de religieuses et jusque près des membres du Clergé séculier qui ont à exercer leur ministère auprès d'une élite, dans les Séminaires, les aumôneries, certaines pieuses associations ou confréries qui tendent à une vie spirituelle vraiment fervente. Les conseils judicieux, pratiques, pleins de finesse et d'esprit surnaturel que donnait ce Carme du XVIIe siècle peuvent, sans souffrir du voisinage, prendre place auprès de l'ouvrage plus volumineux et plus récent du P. Valuy, S. J., que récemment encore l'*Ami* (27 janvier 1927, p. 64) recommandait à l'attention de ses lecteurs. Quant au grand public, si ces livres tombent entre ses mains, il y apprendra à mieux connaître l'esprit du Carmel et l'importance de l'obscur travail préliminaire auquel doivent s'astreindre les âmes qui veulent se livrer entièrement à l'amour divin.

6° Divers

1. — La traduction des *Conférences* de Cassien par dom Pichery est maintenant achevée. Le 3e et dernier volume vient de paraître[1], et désormais les âmes pieuses pourront s'édifier au contact de cet ouvrage qui eut une si grande influence pendant tout le moyen âge. La traduction nouvelle est fort élégante ; des notes doctrinales éclaircissent les passages qui ont besoin d'interprétation. Editée dans un format commode, en caractères très lisibles, elle prendra une place de choix dans les bibliothèques de spiritualité. Ce troisième volume renferme les conférences XVIII-XXIV ; ce sont les entretiens de Cassien avec les Pères du désert de Diolcos ; il y est surtout question de la mortification et de ses différentes pratiques, de la profession monastique sous ses différentes formes, des tentations du moine et de la perfection réalisable par lui.

2. — Sainte Catherine de Gênes est l'une des plus célèbres mystiques catholiques. Elle édifiait l'Eglise à la veille même de la révolte luthérienne (1447-1510). Née de l'illustre famille génoise des Fieschi, qui a donné à l'Eglise plusieurs cardinaux et deux papes, elle se destinait dès son jeune âge à la vie religieuse. Mais à la mort de son père, en 1461, dans le but de réconcilier Guelfes et Gibelins dont les luttes ensanglantaient la ville, elle fut mariée à Giuliano Adorno. Le caractère emporté et la conduite infidèle de son mari firent beaucoup souffrir la jeune épouse pendant plus de dix ans. Elle cherchait en vain quelque consolation dans la solitude et dans des relations mondaines, du reste irréprochables. Le 20 mars 1473, au moment où elle allait se confesser, elle fut subitement frappée d'une grande lumière accompagnée d'un ardent amour : Dieu l'appelait à se donner à lui dans la plus haute perfection.

Alors commença une vie extraordinaire de pénitence et de purification intérieure : aux disciplines, cilices et austérités de toutes sortes, succédèrent bientôt (à partir de 1475) des Carêmes entiers, puis des Avents passés sans aucune autre nourriture que la Sainte Eucharistie. Cependant son mari était peu à peu revenu à de meilleurs sentiments ; il lui permit (1479) d'aller à l'hôpital soigner les malades, ce qui fut pour Catherine l'occasion de victoires sur elle-même dont le récit fait frémir notre délicatesse. De 1500 à 1510, date de sa mort, la vie mystique de notre sainte se manifesta à son entourage par de nombreux phénomènes extraordinaires, visions et extases au cours desquelles il lui arrivait d'exprimer à haute voix ses sentiments.

Au cours de ces extases, ses amis et disciples prenaient des notes, et composèrent ainsi les écrits attribués à sainte Catherine de Gênes, dont aucun n'est de sa main. De ces ouvrages, le plus considérable est une sorte d'autobiographie mystique intitulée : *Dialogues entre l'âme, le corps, l'amour-propre, l'esprit, l'humanité et Notre-Seigneur.* Par « l'esprit, » la Sainte désigne la vie surnaturelle de la grâce avec toutes ses aspirations vers Dieu ; par « l'humanité » elle entend la vie naturelle avec ses désirs et ses exigences terrestres légitimes. Ces dialogues sont au nombre de trois ; dans le 1er, Catherine raconte les débuts de sa vie spirituelle ; dans le second, le plus difficile à bien comprendre, elle décrit l'état mystique auquel elle est parvenue ; le troisième est un hymne à la louange de l'amour divin. La forme dialoguée est fréquemment interrompue par des passages où Catherine s'exprime en style direct.

Pour interpréter et çà et là compléter par quelques traits cette autobiographie, il sera utile de recourir aux vies de la sainte, et notamment à la plus ancienne qui fut écrite par son propre confesseur, Cataneo Marabotto. Ces pièces essentielles se trouvent, avec d'autres, dans les Bollandistes, au 15 septembre. Elles ont été traduites de l'italien par le vicomte de Bussierre en 1860. Ce travail, avec quelques suppressions mais sans aucune mise au point, vient d'être réimprimé à Paris[1].

Les écrits de sainte Catherine de Gênes sont remarquables surtout, semble-t-il, par la vue très nette que Dieu lui donna sur la manière subtile dont l'amour-propre et la recherche de soi vicient, par avance ou après coup, toutes nos actions, même surnaturelles ; de là la nécessité de purifications successives qui diminuent progressivement l'activité naturelle jusqu'à ce que la charité seule gouvernée par Dieu commande tous les mouvements de l'âme. Les révélations divines donnèrent à sainte Catherine un sens aigu de l'opposition qu'il y a entre nos moindres imper-

[1] Jean Cassien, *Conférences avec les Pères du désert.* Traduction nouvelle, par D. Pichery. — Tome III. — 1 vol in-18 de 380 p.; St-Maximin, Librairie Saint-Thomas d'Aquin (1923) — Sur les 2 premiers tomes, cf. *Ami* 1921, p. 699, et 1923, p. 482.

[1] *Les Œuvres de Sainte Catherine de Gênes, précédées de sa vie*, par M. le Vicomte Marie-Théodore de Bussierre. — 1 vol. petit in-8 carré de VIII-264 p. — Paris, Tralin (1926).